

TOME I. — 1re ANNÉE

RECUEIL LITTÉRAIRE

Religion. — Histoire. — Economie sociale.

Littérature. — Sciences.

Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique.

2e LIVRAISON. — 25 AVRIL 1891.

M. l'Abbé J. B. A. Ferland.....	EDMOND LARÉAU.
Les Petits qui s'envolent.....	DR ALFRED MORISSET.
Vous souvient-il ?.....	HERMANCE.
Facteur Ailé.....	A. CAPDEVILLE.
M. Georges Pradel.....	***.
Chronique.....	J. DE LORDE.
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.

GRAVURES :

- M. l'Abbé J. B. A. Ferland.
- M. Georges Pradel.

Directeur : **PIERRE BEDARD**

MONTREAL

Imprimerie Grenier, 3207 Rue Notre-Dame.

PRIX : 10 CENTINS.

RENSEIGNEMENTS

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA

Un an.....	\$2.00
Six mois.....	\$1.00
Quatre mois.....	70 cts

POUR L'ÉTRANGER

Un an.....	12 frs
Six mois.....	6 frs
Quatre mois.....	4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BEDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte
No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone Bell 6930

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 Rue Notre-Dame
MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : **J. LESSARD & CIE**

Boite 1110, Montreal.

LOTION PERSIENNE



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masquo et autres taches de la peau.

La **LOTION PERSIENNE** est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est brunie par le soleil, la Lotion Persienne lui rend promptement, sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puisseance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIÉTAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

ÉTUDES ET RÉGITS, par P. J. Bedard

Préface par HEMI TREMBLAY

PRIX BROCHE, - 30 CENTS.

Ce volume, édité avec goût par la Maison G. A. & W. Dumont, est le recueil de tout ce que l'auteur a parsemé dans les revues et journaux du Canada depuis 2 ans. Il contient des articles très intéressants.

En vente chez CADIEUX & DÉRÔME, BEAUCHEMIN & FILS; GRANGER FRÈRES et G. A. DUMONT.

ETABLÉ EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

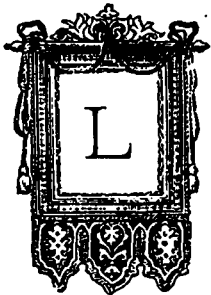
Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent



M. L'ABBÉ J. B. A. FERLAND

M. L'ABBE J. B. A. FERLAND (1)



L'ABBE J. B. A. FERLAND naquit à Montréal le 25 décembre 1805 et mourut à Québec le 8 janvier 1864. Il descendait d'une ancienne famille du Poitou dont un des ancêtres vint s'établir dans l'Île d'Orléans, près de Québec. Son père mourut jeune et sa mère, Elisabeth Lebrun de Duplessis, fille de l'un des quatre avocats qui demeurèrent en Canada après la Cession, alla se fixer, en 1813, à Kingston où le jeune Ferland fut instruit sous les soins de l'abbé Gaulin, plus tard évêque de ce diocèse. Il était déjà savant pour un jeune homme de son âge lorsqu'il entra au Séminaire de Nicolet. Là, Mgr Plessis remarquant ses aptitudes l'en fit son secrétaire. Mais abandonnant cette charge pour l'enseignement, le jeune ecclésiastique devint professeur de rhétorique et de philosophie au collège de Nicolet. Il reçut les ordres sacrés en 1828, et sur le champ, fut nommé vicaire de Québec. Subséquentement, il exerça son ministère à la Rivière du Loup, Saint-Roch de Québec, Saint-Isidore, Sainte-Foye, Sainte-Anne de Beaupré et Saint-Féréol. En 1834, lors de l'épidémie du grand choléra, il devint chapelain de l'hôpital de marine et des émigrants. En 1841, nous le retrouvons à Nicolet comme surintendant des études ; en 1848, il était supérieur de cette maison d'éducation. Depuis 1850, il était attaché à la cathédrale de Québec, membre du conseil de l'évêque, chapelain de la garnison, doyen de la Faculté des Arts et professeur d'histoire du Canada à l'Université Laval.

Tels sont, en peu de mots, les dates remarquables de la vie de cet écrivain distingué. Une longue carrière de labeurs efficaces, consacrée aux devoirs de l'apostolat et à la cause de l'éducation. Esprit méthodique, ses journées étaient distribuées avec précision. Il suivit un règlement jusqu'à la fin de sa vie sans jamais l'enfreindre. Pendant longtemps sa modestie le retint dans l'ombre, il était âgé de 40 ans lorsqu'il commença à produire ces beaux fruits qui font la richesse de notre jardin littéraire. Riche en idées, en faits, en connaissances, perspicace, observateur profond, consciencieux, esprit modéré, sobre, il était doué de toutes les aptitudes et de toutes les qualités qui font les grands historiens.

(1) Nous extrayons de *l'Histoire de la Littérature Canadienne* du regretté Edmond Lareau cette biographie remarquable de M. l'abbé Ferland.

Un certain condottière de la plume, qui était passé en Canada avec le dédain sur les lèvres, l'abbé Brasseur de Bourbourg, avait écrit une histoire du Canada où les noms les plus illustres de l'épiscopat étaient traités avec un sans façon, une grossièreté aussi étrange qu'injuste, où les faits étaient controuvés, faussés, dénaturés, où l'auteur, prince de la morgue et du pédantisme, jetait sur l'Eglise du Canada et sur le pouvoir civil des paroles injurieuses dans deux gros volumes. Il fallait une plume pour répondre à ces insultes, à ces erreurs de faits, à ces insinuations malveillantes ; mais une plume digne, grave, modérée, savante surtout. C'est alors que l'abbé Ferland se fit connaître au public littéraire de notre pays par ses *Observations sur un ouvrage intitulé : « Histoire du Canada, »* etc. par l'abbé Brasseur de Bourbourg. 1853, pp. 79. Cet essai acquit à l'abbé Ferland une réputation canadienne. On sentait là un futur historien, la connaissance profonde qu'il avait des sources de notre histoire l'indiquait. Ce fut un vrai concert de félicitation, les amis de la littérature canadienne comptèrent un allié de plus.

Les *Observations* furent suivies des *Notes sur les Registres de Notre-Dame de Québec*. Sans être d'un intérêt général, ces *Notes* ne manquent pas d'avoir un certain prix pour les Canadiens-Français. Car elles renferment un résumé de ce que le plus ancien de ces registres offre de remarquable touchant les familles établies en ce pays dans les commencements de la colonie. Les descendants des premiers habitants de la Nouvelle-France, aiment à y trouver des renseignements sur l'origine, les alliances, les migrations de leurs ancêtres. Quelques souvenirs historiques des premiers essais de colonisation servent d'introduction à ces notes.

A ces essais viennent s'ajouter plusieurs articles écrits avec pureté, pleins de renseignements historiques et ornés de savantes recherches, entr'autres : *Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie*, imprimé dans le *Foyer Canadien* de 1861 ; *Lettre sur la mission du Labrador*, id. ; *Louis Olivier Gamache*, id. 1863 ; *Notice biographique sur Mgr Joseph Octave Plessis, évêque de Québec*, id. 1863, pp. 248. Ce dernier écrit mérite surtout une mention spéciale. En entreprenant d'écrire la biographie du grand évêque, du vertueux citoyen qui consacra sa vie à l'honneur de l'Eglise et au bien de son pays, l'auteur semble payer une dette de reconnaissance envers son bienfaiteur. Dans les *Observations* il avait commencé à s'acquitter de ce devoir en prenant la part de celui qui avait été injustement traité par l'abbé Brasseur. Cet écrit est d'un intérêt général puisque Mgr Plessis a pris une part très saillante dans les affaires importantes qui ont intéressé le Canada à partir de l'établis-

sement de la constitution en 1791 jusqu'à 1825. L'auteur a donc été forcé d'élargir son cadre et de parcourir l'histoire politique et religieuse de la province entre ces deux dates. Cette biographie a été traduite en anglais par T. B. FRENCH.

J'arrive maintenant à l'œuvre capitale de l'abbé Ferland : *Cours d'histoire du Canada*, 2 vol. pp. 600. Le premier volume fut publié en 1861 et le second parut en 1867. Cet ouvrage résultait d'une série de lectures données à l'Université Laval. Nommé professeur de la Faculté des Arts le 10 juin 1855, choisi doyen de cette Faculté le 18 mars 1864, l'abbé Ferland eut l'honneur d'inaugurer les cours publics qui se continuent encore à cette institution. Il porta une attention spéciale à ses lectures qui contiennent des notes savantes. De 1858 à 1862 il ne cessa de perfectionner son œuvre. Il alla en Europe et y consulta les bibliothèques, parcourant les archives qui pouvaient contenir quelques renseignements et rapportant une masse de matériaux inédits, ce qui fait de l'histoire de l'abbé Ferland un véritable monument élevé à la gloire de nos ancêtres. Persistant dans ses recherches, l'auteur visita toutes les sources accessibles. Doué d'un esprit vif et d'un jugement sûr, il porte sur les hommes et les institutions de ce pays des jugements qui se recommandent surtout par la sagesse et la modération. Un certain charme est répandu dans ces pages et le lecteur ne peut s'empêcher de poursuivre jusqu'au bout la lecture du livre tant l'écrivain a su répandre d'intérêt dans son récit. La manière de Garneau est peut-être plus émouvante, plus dramatique, plus large même, mais assurément elle n'est pas plus méthodique, ni plus savante. Comme littérateur, Ferland n'a guère de rivaux parmi nous, et la pureté de son style n'est pas égalée par Garneau : mais assurément ce dernier n'a pas de rival pour l'éloquence de ses mouvements, la chaleur de son style, le patriotisme, le ton de conviction et l'entrain de son récit. Comme moraliste, Ferland est peut-être supérieur à Garneau, mais comme historien politique ce dernier est le *primus inter pares*. En effet, il ne suffit pas de développer dans une histoire une grande idée, une grande pensée, un beau sentiment ; d'appuyer cette idée, cette pensée, ce sentiment par des faits et de tirer à propos la conclusion qui ressort du récit, c'est beaucoup, mais ce n'est pas suffisant. Je conçois une manière encore plus large, plus patriotique, plus philosophique ; c'est la manière de Garneau qui entoure du même amour, de la même sollicitude, du même mouvement, tout l'élan social, tout le peuple canadien à la fois ; qui prend la vie sociale en Canada à son berceau et qui conduit le peuple canadien à travers les péripéties de sa longue jeunesse jusqu'à nos jours. Assurément cette dernière méthode

est moins systématique que l'autre. L'histoire de Garneau se déploie sur tous les points à la fois : elle est générale ; ce n'est pas Québec au détriment de Montréal, ce n'est pas la mission de Montréal au détriment du gouvernement de Trois-Rivières, c'est le Canada, le peuple canadien pris dans son unité, son ensemble. Il est là tout entier dans ces immortelles pages ; on le voit grandir chaque jour, s'ouvrir à la vie sociale, se prêtant à ses destinées, allant au devant d'elles, se déployant et s'agrandissant, acceptant successivement dans son sein les institutions libres qui font la grandeur des peuples civilisés. Il y a, en un mot, un souffle laïque, patriotique et national que je ne rencontre pas ailleurs, c'est pourquoi son histoire est encore la plus populaire, la plus nationale. Garneau sera toujours loué pour le culte qu'il sait rendre à l'état.

La grande idée, la grande et noble pensée développée dans l'histoire de Ferland, se détrempe dans un beau et noble sentiment religieux : la mission providentielle du Canada. Toute sa philosophie est là. C'est l'histoire de cette mission toute particulière du groupe catholique et évangélateur que Dieu semble avoir donné aux établissements de nos aïeux en ce pays. « L'histoire écrite par M. l'abbé Ferland, dit M. J. Royal, (1) offre un intérêt de style et de narration qu'on rencontre assez rarement dans les auteurs qui ont traité le même sujet. L'agencement des faits est clair, méthodique et naturel : on lit tout d'un trait et sans fatigue aucune. Ecrivain élégant, consciencieux et délicat, M. l'abbé Ferland porte toutes ces qualités dans la rédaction de son histoire. » « Le cours de M. Ferland, dit le Journal de l'Instruction publique, formera une histoire du Canada d'un genre tout-à-fait différent de celle que nous avons déjà. Les détails, les citations et les recherches qui surchargeraient une histoire proprement dite, sont surtout à leur place dans une série de leçons qui, si nous en jugeons par la période comprise dans ce gros volume formeront un ouvrage très étendu. Plus qu'aucun autre peut-être l'histoire du Canada peut y gagner à être traitée de cette manière ; il n'est personne du reste, qui, après avoir lu le bel ouvrage de M. Garneau, n'aimera à en lire un autre rempli de détails intéressants qu'il eut été impossible de consigner dans un travail historique plus concis. »

Garneau lui-même a été le premier à reconnaître le mérite de l'œuvre de l'abbé Ferland. Voici une lettre qu'il lui adressait après la publication du premier volume : « M. Garneau prie M. Ferland de vouloir bien accepter ses hommages et en même temps ses remerciements pour le pre-

(1) Revue Canadienne, IV. 553.

mier volume de son cours d'histoire qu'il a eu la complaisance de lui envoyer. M. Garneau est passé chez M. Ferland pour lui exprimer personnellement toute sa reconnaissance et parler avec lui de leur chère patrie, mais il n'a pas été assez heureux pour le rencontrer. M. Garneau aurait voulu causer avec une des lumières du Canada sur la foi qu'on doit avoir en notre nationalité et sur les moyens à suivre pour en assurer la consommation. Celui qui a su développer avec tant d'exactitude nos origines historiques, doit être pénétré plus qu'un autre des sentiments de cette foi. Son livre, quelque soit l'avenir de ses compatriotes, sera toujours le témoignage d'un principe vénéré par tous les peuples, et rendra la mémoire de son auteur plus chère à la postérité. »

L'abbé Ferland se préparait à publier le second volume de son ouvrage, lorsque la mort l'enleva à la vénération de ses compatriotes. Il fallait un homme dévoué, un autre historien pour continuer l'œuvre commencée et rédiger les notes laissées par l'auteur ; les éditeurs du *Cours d'histoire* ont trouvé cet homme dans la personne de M. l'abbé Laverdière, prêtre du Séminaire de Québec et bibliothécaire de l'Université Laval. Il a surveillé l'impression du second volume, moins 80 pages préparées par l'abbé Ferland.

L'ensemble des événements s'étend jusqu'à la fin de la domination française, et fait des deux volumes un ouvrage complet. Nul doute que c'était l'intention de l'auteur de poursuivre cette tâche jusqu'à nos jours. Mais, quoiqu'incomplète, cette œuvre durera aussi longtemps que le sentiment religieux et national existera parmi nous. « Aussi grand citoyen que saint prêtre, dit M. Hector Fabre, (1) esprit large, cœur dévoué, il consacra sa vie à élever, à côté de l'œuvre de M. Garneau, un temple où sont déposées les cendres de nos martyrs, où vivra à jamais leur mémoire bénie. »

EDMOND LAREAU.

(1) Littérature Canadienne, Transactions de la Société Historique.



LES PETITS QUI S'ENVOLENT

AUX MÈRES QUI LES PLEURENT

Ah ! oui, qu'ils sont heureux ! tous ces beaux petits anges,
Qui s'en vont, souriants, à leurs premiers printemps,
S'asseoir aux pieds de Dieu, pour chanter ses louanges
Jusqu'au delà des temps.

Tous ces blonds chérubins, qu'il faut que Dieu les aime !
Pour qu'ils soient appelés, sans lutte et sans combats,
A partager la gloire et le bonheur suprême,
Promis à ses soldats.

Comme ces colibris, qui des fleurs demi-closes,
Aspirent, en passant, le suc essentiel ;
A la coupe des jours trempant leurs lèvres roses,
Ils n'ont bu que le miel.

Voguant sur une mer au-dessus des orages,
Emportés, tout ravis, sur l'aile des flots bleus ;
Ils n'ont plus, comme nous, à craindre les naufrages
De nos fleuves houleux.

Que Dieu leur a caché de cruelles tempêtes !
A ces frères épis moissonnés dans leur fleur ;
Craignant pour eux l'automne, il a soustrait leurs têtes
Aux vents froids du malheur.

Eux, qui nous ont quittés avant l'âge des songes,
Avant ces jours fiévreux où l'on croit tout tenir ;
Ils n'auront pas connu les engageants mensonges
Que promet l'avenir.

Éternels héritiers du Royaume adorable
Où les bonheurs d'hier sont ceux du lendemain ;
Ils n'ont jamais senti la soif insatiable
Du pauvre cœur humain.

Ils n'ont pas eu, hélas ! en touchant à la terre,
A suivre des cercueils, le cœur plein et navré ;
Et, sur un être cher, dormant au cimetière,
Leurs yeux n'ont pas pleuré.

* * *

anges, oh ! dites-moi ? Quand tout dort dans nos plaines,
Quittez-vous quelquefois vos sommités lointaines
Pour visiter notre séjour ?
Est-ce vous, qui venez réchauffer de votre aile,
Les petits orphelins de la pauvre hirondelle,
Tombée aux griffes du vautour ?

Est-ce à vous qu'il répond, l'enfant encore aux langes ?
Quand sa bouche bégaye, avec des sons étranges,
Des fragments de mots isolés ;
Et rêve-t-il du Ciel ? quand on le voit sourire,
Pendant son doux sommeil, aux baisers du zéphire,
Comme les jeunes fleurs des blés.

Purs et subtils rayons de l'immortelle flamme !
Vous êtes remontés, en passant par notre âme,
Vers votre lumineux foyer ;
Mais vous avez laissé, dans vos berceaux, la douce
Et moëlleuse chaleur, que laisse au nid de mousse,
L'oiseau qui vient d'y sommeiller.

Combattez avec nous, bienheureux petits anges ?
Vous qui formez Là-Haut les célestes phalanges,
Dont s'entourne l'Éternel ?
Daus l'immortel séjour, soyez notre avant-garde ?
Préparez la victoire ? Hélas ! car il nous tarde
D'aller nous reposer au Ciel.

Aux brises de la terre, ouvrez votre aile blonde !
Venez tendre la main aux naufragés du monde,
Qui sont sans pain et sans abris !
Pour atteindre le port la route est graveleuse ;
Faites couler, d'En-Haut, de l'eau miraculeuse.
Sur leurs pieds saignants et meurtris ?

Puisque le bord du Ciel est au-delà des cimes,
Par pitié ! sous nos pas, éclairez les abîmes,
De vos étincelants flambeaux !
Afin qu'aux pieds de Dieu, dans les clartés divines,
Nous puissions, de nos cœurs arrachés aux épines,
Rapporter les derniers lambeaux.

Ne nous oubliez pas ! Et consolez vos mères ?
Qui répandent encor des larmes bien amères
Sur vos silencieux berceaux.
Demandez au bon Dieu, pour ces âmes si bonnes,
Qu'il tresse pour leurs fronts d'immortelles couronnes,
Dont vous serez les blancs joyaux.

.

O vous qui les pleurez ces petits qui s'envolent !
Votre cœur vous abuse, et vos pleurs vous affolent.
Vos enfants sont au Ciel ! Pourquoi vous attrister ?
Leur bonheur est complet ! Qu'ont-ils à regretter ?

.

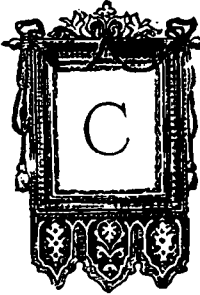
O mères ! Les écueils des sentiers du jeune âge ;
Les angoisses du cœur, à son premier orage ;
Les rêves d'avenir, laissés sur le chemin ;
Les amitiés d'hier, mortes le lendemain ;
Les vertus d'apparat de tant d'âmes infimes ;
La haine qui poursuit jour et nuit ses victimes ;
Les leçons du malheur ; la triste pauvreté ;
Les abandons cruels des jours d'adversité ;
Les vifs empressements que l'intérêt réveille ;
Les dédains écrasants des riches de la veille ;
Les orgueils du méchant ; l'injustice et l'affront ;
L'insulte prodiguée au plus généreux front ;
Les grands déraillements où tout croule et s'abîme ;
Les sombres désespoirs qui mènent à l'abîme ;
Les séparations, les exils douloureux ;
Les drames déchirants de l'heure des adieux ;
La mort des siens, les deuils, les pleurs du cimetière ;
Les regrets condensés d'une existence entière ;
La vieillesse ployant sous son propre fardeau :

Voilà ce qu'on ignore ! en mourant au berceau.

DR ALFRED MORISSET.



VOUS SOUVIENT-IL ?...



ÉTAIT l'heureux temps, le temps que vous et moi regrettons, — le temps qui ne revient plus.

Nous étions au village, huit, dix, peut-être douze, bambins et bambines, appartenant à de bonnes et braves familles, fréquentant collège et couvent de l'endroit, mêlant nos jeux après nos heures de classe avec cette heureuse insouciance qu'à cet âge on possède sans le savoir, se retrouvant encore sur les mêmes rangs à l'église où, chaque printemps, le jeune vicaire, — gros garçon plein de bonté et d'esprit, — nous prodiguait les douces leçons du catéchisme, leçons qu'il savait entremêler d'histoires gracieuses, fantaisistes même quelquefois, mais plaisant toujours et beaucoup à nos ambitieuses imaginations.

Est-ce assez étrange ? c'était hier pourtant, et déjà le vent du destin a mûri nos figures, alourdi nos fronts et nous a dispersés.

Chacun à peu près est casé aujourd'hui là où l'attendait la Providence ou le hasard.

Quelques-uns ont fait de brillants mariages ; d'autres ont tiré de moins bons billets à la même loterie. J'en ai vu échouer à des ports moins qu'enviables. La scène a donné du succès à un petit nombre ; l'Europe du bruit à plusieurs. La vocation religieuse a pris sa part aussi, la mort n'a pas oublié la sienne, puis, — les années sont venues !

Maintenant on se reconnaît à peine.

On se croise par les rues, par les chemins, par les villes, par le monde ; on se coudoie, on se bouscule. La robe élégante frôle la robe plus modeste, plus fatiguée ; le froc professionnel la blouse simple de l'artisan ; le brillant équipage éclabousse le moins heureux piéton : tous, nés plutôt sous le chaume que dans un palais, nous sommes partis du même point, du même degré de l'échelle sociale, pour se dire avec flegme, dédain, hauteur ou envie : — Je l'ai connu, *lui* ; je l'ai vue déjà, *elle...*, autrefois.

Il y a dans cet *autrefois*, accompagné d'un regard triste ou d'un plissement de lèvres, un quelque chose qui nous jette en arrière dans notre vie, qui nous fait fouiller dans le sentier battu pour y chercher quelques souvenirs, — les meilleurs que nous goûtions jamais !

Si je me perds au milieu de ces années si tôt écoulées, si je cherche un instant, avec le cœur, ces compagnons de jadis, un me revient sur-tout en mémoire, et je retrouve son nom, son image, précieusement conservés sur la première page de mon premier roman.

* * *

Or, voici toute l'histoire. Maintenant qu'elle n'est plus pour moi qu'une de ces réminiscences heureuses que l'on ramasse en de si rares intervalles ici-bas, je vous la puis bien raconter, en même temps que je vous puis donner les quelques réflexions auxquelles elle fait mon esprit se livrer.

Il était mon ami entre tous. J'aimais à le voir, avec cette expression franche du regard, ce sourire ouvert sur sa lèvre, cette parole facile, cette précocité d'esprit, ce manque de timidité qui le faisait supérieur aux autres au milieu de nos amusements.

Son caractère délicat, raffiné par les gâteries et les caresses d'une mère trop tendre, répondait merveilleusement à mon humeur capricieuse, encline aux plus grandes aspirations comme aux plus folles tristesses.

Un beau jour, — j'ignore comment cela vint, — je me surpris éperdûment charmée de ce jeune homme, de cet enfant, je devrais écrire, qui m'entourait sans que je m'en sois aperçue plus tôt de soins minutieux, de mille prévenances, de toutes les attentions.

Et nous nous aimions, — vous l'avouerez-je ? — comme on aime quand on croit aux serments durables et sans fin, comme on aime quand la vie s'épanche à pleins bords, quand dans un regard qui répond au nôtre on entrevoit un coin du ciel ; nous nous aimions, — c'est tout dire.

De ces premiers battements mystérieux du cœur, on se souvient comme d'hier, tant ils révèlent à l'imagination ardente un monde de délicieux, d'inconnu !

Que de douces promenades sous la haute surveillance des grands frères et des grandes sœurs ! que d'écoles buissonnières merveilleuses ! Que de hasards charmants, de riens et de riens, fous mais gracieux !

Durant la belle saison nous venaient de la ville force cousins et cousines. C'est en nombre qu'alors nous faisons nos courses à travers bois et champs, où nous garnissons les chapeaux de fleurettes gentilles, en attachions aux boutonnières, en mettions aux corsages. Puis sur l'heure du retour, nous remplissons nos mains de gerbes, de bottes de fleurs que, joyeux, nous rapportions à la maison.

La pêche était surtout notre passe-temps favori. A une petite carrière au milieu d'une vaste plaine, tout près du village, nous nous rendions habituellement.

Il me semble voir encore nos figures rieuses dans le beau mirage de l'eau, se sourire, se promettre. Souvent, nous oublions nos lignes dans la timide extase d'un bonheur si grand. Avec quelle surprise ne les regardions-nous pas descendre le courant tranquille, entraînées par le petit poisson doré qui s'était pris à l'hameçon !

D'autres fois, c'était au bord d'un vieux quai que nous allions jeter nos filets. Mais nous n'en revenions pas moins les mains vides, le cœur plein de beaux serments... qui devaient durer toujours. Hélas ! aussi constants que la mer bleue sous les tropiques.

Dire alors toutes nos confidences naïves, et nos paroles devinées, et nos émotions partagées ! Ces choses ne s'écrivent pas parcequ'elles ne se traduisent pas : Elles arrivent au cœur ardentes et émues !...

* * *

Plus tard, je visitai mon village. Là plus de figures connues. Mais j'aimais à revoir la grande maison en ruines où je vécus de si douces années, où je connus mon premier bonheur. J'aimais à revoir la vaste cour, les murs solides que longent encore les bons bancs de pierre, chers et discrets témoins de tant de naïvetés, de bonnes et innocentes causeries ! J'aimais à revoir tout le paysage familier et gracieusement parcouru en tous sens. J'aimais surtout à me retrouver sous le même ombrage où une main fiévreuse pressait la mienne la veille d'une première et trop longue séparation ; — j'aimais à me rappeler une voix tremblante tentant vainement de refouler des larmes :

« Je pars demain, disait-elle en sa mélancolique douceur, — adieu !... »

Savez-vous, je me le demande encore : pourquoi, après cette première scène douloureuse qui m'atteignit et qui avait remué mon âme aussi, pourquoi ne suis-je pas immédiatement rentrée ? Pourquoi suis-je plutôt aller m'accouder sur la palissade donnant sur le Saint-Laurent même ? Pourquoi me suis-je retrouvée là encore le lendemain, à l'heure où le bateau s'éloignait emportant mon tout, je croyais, ma vie ? Pourquoi, malgré le beau soleil caressant la surface majestueuse du fleuve, pourquoi, comme la veille, ai-je senti des gouttes d'eau tomber brûlantes sur ma main ?

O bonheur de la première larme ! Douce et pieuse folie ?...

* * *

Avez-vous jamais aimé ?

Toute merveille que soit notre cœur, il n'aime véritablement qu'une fois.

Accusez-moi de philosopher faussement, de raisonner à ma façon : quand on a perdu la foi des serments éternels, quand forcé par le monde et ses événements, à laisser suspendues aux ronces du chemin, avec nos confiances naïves, nos confidences faciles, quand obligé de se prémunir d'adresse pour traiter comme on traite toutes choses, les meilleures mêmes ici-bas, on n'aime plus comme on a aimé. On ne répond plus à l'impulsion de son âme ; on suppose, on calcule, on pèse avec froideur et conscience. Ce n'est plus de l'amour, et c'est d'un autre nom qu'il faut appeler ce sentiment étroit, plein d'égoïsme.

Après un premier échec, alors que brisé, on a regardé tomber un haut échafaudage de rêves, de châteaux, quand la désespérance s'est emparée de nous, ne fut-ce qu'un jour, qu'une heure, que de liaisons ne forme-t-on pas, que d'essais, que d'ébauches ne tente-t-on pas avant d'en arriver à une conclusion, — à un dernier amour ? Et encore si le cœur s'y cramponne avec tant de ferveur, pauvre naufragé ! C'est qu'il parvient à s'illusionner et qu'il croit retrouver, par moments fugitifs, une croyance aussi vive, aussi spontanée que celle qui l'a comblé autrefois.

Soyez francs, soyez franches, — puisqu'ici je m'adresse plutôt aux lectrices qu'aux lecteurs — soyez franches, et dites-moi si vous ne vous rappelez pas l'instant où, craintives d'abord, vous avez commencé à murmurer un nom. Ce nom vous ne l'avez jamais oublié depuis, — et jamais vous ne l'entendez ni le prononcez comme un autre nom. Ne vous en défendez pas ! je le sais. Paul, Henri, Jean, quelqu'il soit ! c'est pour vous une note à la fois mélodieuse et douce, elle a sa vibration dans le fond de votre âme. Elle vous fait perdre dans la mémoire de jours lointains, elle vous remet sous les yeux une image, vous la revoiez cette figure telle que vous l'avez connue, telle que vous l'avez aimée.

Allons plus loin : entre nous, mettez de côté vos scrupules. Ouvrez avec moi ce tiroir devant lequel souvent une oublieuse mélancolie vous retient. Que sont ces précieuses reliques ?... Qu'est-ce que cette fleur fanée ? — cette mèche de cheveux ? — ce billet froissé ? — ce « je t'aimerais toujours » signé en toutes lettres avec toute la candeur d'une première et ardente tendresse ?...

Ah ! tous ces riens nous les cachons religieusement, n'est-ce pas ? Ils nous sont plus chers à nous que des diamants ; nous les aimons encore nous les aimons toujours ! Pourquoi !... Nous ne le saurions trop dire. Mais ce sont des trésors que nous gardons, que nous défendons des regards indiscrets, que nous pressons sur nos lèvres peut-être, près de nous, en avars passionnés et jaloux.

* * *

Le cœur n'oublie pas. Qu'est-ce que le temps pour lui !...

Toute joie pure laisse infailliblement quelque chose en nos âmes. Sur la grande voie accidentée et bruyante du monde, nous n'abandonnons aucune des souvenirs d'antan. Non pas qu'on se doive renfermer dans son premier regret, — si regret il y a, — s'y tenir blotti et refuser de croire à tout plaisir qui passe ; mais je soutiens que les premières émotions, les premiers bonheurs sont les plus délicieux que nous touchions jamais : et ceux qui leur succèdent laissent beaucoup à désirer.

C'est pourquoi nous en gardons précieusement la mémoire, c'est pourquoi nous laissons notre cœur se souvenir.

Sachons-le bien : se souvenir, c'est chanter, même à travers les larmes ; se souvenir, c'est prier, — se souvenir, c'est aimer !

Car aimer, quoiqu'il advienne, il le faut bien pour nous : c'est là notre mission, je dirai, notre devoir, pauvres femmes ! Le sublime Architecte ne créa notre cœur que pour l'amour ; — il lui en fait même une loi suprême. C'est l'arme laissée entre nos faibles mains pour calmer les ambitions, ouvrir les esprits, fermer les blessures. Aimons donc, aimons toujours sans plainte, sans murmure, sans cri. Aimons, aimons toujours, malgré les désillusions qui nous frappent à chaque pas, les désenchantements, les dures épreuves. Aimons, aimons toujours ! — et jetons aux vents qui nous voudraient glacer ces deux lignes de l'immortel poète :

“ Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendres,
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli ! ”

HERMANCE.



FACTEUR AILE

— Qui donc es-tu, joli moineau,
Toi qui fais toc-toc au carreau
De la fenêtre de ma chambre
Quand le soleil aux rayons d'ambre
Commence à dorer mon rideau ?

.

— Ouvre-moi. — Je suis en chemise
Et ne le puis. — Entr'ouvre un peu
Le volet pour que je te dise
Mon nom, un nom qui poétise
Puisqu'on m'appelle l'oiseau bleu.

.

— Oiseau bleu, messenger fidèle,
M'apportes-tu quelque nouvelle ?
— Oui, certes. Que veux-tu savoir ?
— Cher ami, je désire avoir
Certains détails sur une fête.
— A quoi bon te creuser la tête ?
Interroge, grand affairé.
— Gentil volatile azuré,
Donne-moi le total des valse
Durant le chaud mois d'août à Salces (1)
Et le nombre de mazurkas,
De quadrilles et de polkas
D'une charmante demoiselle,
Un ange ou plutôt une angèle ?
— Voici le vrai chiffre, je crois :
Cinq mille deux cent trente-trois !!!

(1) Salces est un des villages les plus pittoresques de France.

* * *

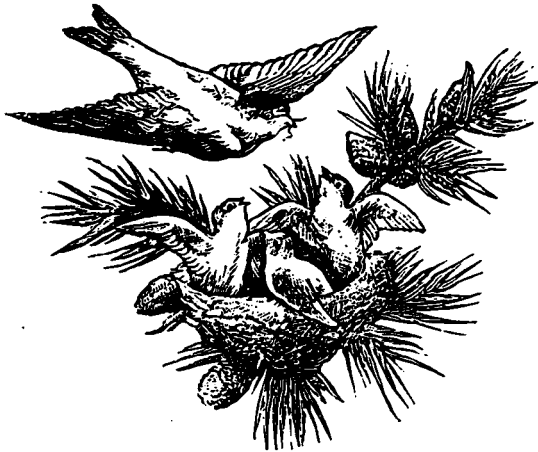
— Oiseau bleu, messenger fidèle,
Merci de la bonne nouvelle ;
Lorsqu'on danse on se trouve gai
Et bien portant... mais fatigué.
— Adieu. Je pars à tire-d'aile.

* * *

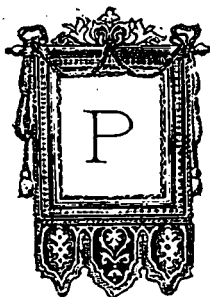
— A ton retour, joli moineau,
J'attends ton toc-toc au rideau
De la fenêtre de ma chambre
Quand le soleil aux rayons d'ambre
Redorera mon blanc rideau.

A. CAPDEVILLE.

Villeneuve-les-Béziers (France).



M. GEORGES PRADEL



LEIN d'imagination, esprit vraiment romantique, M. Pradel a su conquérir l'estime du public parisien et une renommée toujours grandissante par la série remarquable de romans-feuilletons qu'il a publiés dans presque tous les journaux de Paris : *Pascale*, *Nauriah*, *les Compagnons de chaîne*, *la Perle jaune*, *les Dragons de la lune*, *le Secret du squelette*, *le Ceffret d'acier*, *le Saphir étoilé*, etc.

Une des dernières œuvres de cet écrivain distingué, *Montaligre*, a obtenu un vif succès au *Gaulois* ; tout est vigoureux et vibrant dans ce roman.

Comme Pierre Loti, M. Georges Pradel a appartenu à la marine et, sous les ordres de son père, officier supérieur, il a fait de longs et nombreux voyages. Il a rapporté des grands horizons de la mer, ces impressions profondes, ces rêveries berceuses qui ne sont peut-être pas toute la philosophie, mais qui valent au moins autant.

Le *Monde Illustré* de Montréal publie en ce moment *Fleur-de-Mai*, un des romans les plus émouvants qu'ait produits la plume habile et brillante de ce fécond romancier, et nous engageons nos lecteurs à lire cette œuvre puissante d'intérêt et pleine de sentiment.



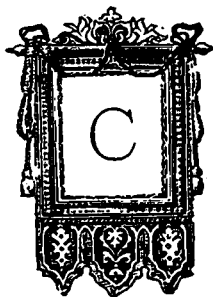


M. GEORGES PRADEL



CHRONIQUE

Un événement littéraire. — Les Mémoires de Talleyrand. — Son enfance. — Un portrait de la Fayette. — Quelques citations. — Son exil en Amérique. — Le commerce d'un noble. — Entrevue de Napoléon 1er et d'Alexandre 1er. — Gæthe et l'empereur des Français. — Leur conversation. — Que seront ces Mémoires ?



EST un véritable événement littéraire que la publication des *Mémoires de Talleyrand* et je suis heureux d'avoir pu m'en procurer quelques feuillets pour en faire bénéficier les lecteurs du RECUEIL LITTÉRAIRE.

Ces Mémoires ne doivent paraître, en original, que dans deux ou trois mois, suivant la volonté expresse de l'ancien ministre de Napoléon 1er.

Comme on le sait, très probablement, Talleyrand fut contraint, comme cadet de famille, d'entrer dans les ordres. Avant d'être nommé évêque d'Autun, il fut quelque temps aumônier de son oncle l'archevêque de Reims, et on raconte que, lorsque Pitt, le fameux ministre anglais, vint dans cette ville pour apprendre le français, à la

suite de la paix de 1782, M. de Talleyrand lui donna un appartement dans l'abbaye de Saint-Thierry où il passa six semaines dans son intimité, service que Pitt oublia lorsqu'il fit, en 1793, refuser à M. de Talleyrand l'hospitalité de l'Angleterre.

Mais, n'anticipons pas et revenons aux feuillets inédits de ses Mémoires.

C'est à peine s'il nous donne au début quelques renseignements sommaires sur son enfance. Il est né en 1754 ; ses parents avaient une fortune médiocre, mais de grandes charges à la cour. Il s'agit avant tout d'expliquer qu'il n'était pas boiteux de naissance :

« L'amour paternel, nous dit-il, n'était pas encore à la mode, ou pour mieux dire la mode suivait alors une direction tout opposée. Aussi, mes premières années furent-elles sans gaieté et se passèrent dans un coin de la banlieue de Paris.

A quatre ans, je m'y trouvais encore quand je tombai, par accident, du haut d'un buffet et me démis le pied. La femme à qui j'avais été confié n'informa mes parents de cette circonstance que plusieurs mois plus tard ; la vérité leur fut connue seulement quand ils me firent prendre pour m'envoyer en Périgord à ma grand'mère, Mad. de Chalais, qui désirait me voir. Je dis ma grand'mère parceque je l'appelais toujours ainsi ; elle était en réalité ma bisaïeule, mais j'aimais sans doute à me croire plus près d'elle d'un degré.

La luxation de mon pied longtemps négligée, était devenue incurable ; mon autre jambe avant à porter tout le poids du corps, était restée plus faible. C'est ainsi que je me trouvai infirme pour la vie.

Cet accident devait avoir une influence décisive sur ma carrière. Mes parents me supposèrent, dès lors, impropre au métier des armes et furent naturellement conduits à me choisir une autre profession où je pusse mieux servir les intérêts de *la famille*, car tel était alors l'unique point de vue... Ces souvenirs me sont pénibles : je ne m'y arrêterai pas plus longtemps. »

* * *

Talleyrand revient à plusieurs reprises sur la sécheresse de cœur de ses parents, — à huit ans, il n'avait jamais vu son père — et sur les procédés mis en œuvre pour le pousser vers l'état ecclésiastique.

Quoique le désir de pallier le fait d'avoir jeté son froc aux orties soit ici visible, il y a aussi non moins clairement une amertume réelle et le souvenir encore saignant des révoltes de son enfance.

Talleyrand raconte ensuite comment après avoir reçu les ordres, il s'établit à Paris et entra dans le monde. Suivent des anecdotes déjà bien connues, et en quelque sorte classiques, sur la société du temps et les *mots* célèbres qui firent la fortune du jeune abbé.

Chemin faisant, ce portrait de la Fayette :

« M. de la Fayette appartient à une famille noble d'Auvergne, sans grande illustration ; sous Louis XIV, l'esprit d'une femme avait donné quelque renommée à son nom. Il était riche et marié dans la maison de Ncailles. Si des événements extraordinaires ne l'avaient tiré du rang, il serait resté obscur toute sa vie. M. de la Fayette n'avait rien en lui pour arriver à n'importe quoi ; on pourrait plutôt dire qu'il est au-dessous de la moyenne ordinaire de ce qu'on appelle un habile homme.

Dans son ardeur à se distinguer, comme dans les procédés qu'il mit en œuvre à cet effet, il semble qu'il y ait quelque chose d'artificiel et d'appris. Ce qu'il fait n'a pas l'air de venir de lui-même ; il donne toujours l'idée d'un homme qui suit les conseils d'un autre ; et, malheureusement, personne ne se vantera de lui en avoir donné à l'époque la plus mémorable de son histoire. »

Puis, à propos de la révolution américaine et du secours que lui apporta la France, une page vraiment capitale et neuve.

« Quand on examine la position géographique de ce corps solide et compact qui s'appelle la France, quand on promène le regard le long de ses côtes, on s'étonne que la Méditerranée n'ait pas toujours été considérée comme son domaine naturel. Voilà un bassin où l'on n'a d'accès que par un détroit de quelques milles et enfermé de toutes parts par des nations sans grand commerce maritime.

La France tirant d'elle-même ou de l'Espagne, son alliée, toutes les marchandises nécessaires aux ports de Toulon, Marseille et Carthagène, devrait avoir dans ce bassin une prépondérance incontestée.

Quel intérêt pourrions-nous avoir à établir des relations plus intimes avec le nouveau monde, au lieu d'en rechercher de nouvelles dans le vieux ? Voilà le problème qu'il importe d'étudier avec soin. S'il était démontré que l'agriculture est plus aisée et moins coûteuse sur l'ancien continent que sur le nouveau, que les produits y sont d'aussi bonne qualité, que les grands intérêts maritimes du pays ne seront point lésés par l'adoption d'une politique nouvelle, la démonstration serait complète... Et c'est bien pourquoi, alors que j'en avais le pouvoir, j'eus soin d'introduire dans le traité d'Amiens, à titre purement philosophique, pour ne faire ombre à personne, certains points qui visaient la civilisation de la côte africaine.

Si le gouvernement m'avait suivi dans cette voie et, au lieu de sacrifier au vain espoir de reconquérir Saint-Domingue ce qui restait de la splendide armée d'Égypte, s'il avait dirigé contre les États barbaresques ces forces encore imposantes et tout acclimatées : alors, ma philosophie serait passée dans les faits, nous nous serions fortement établis sur la rive africaine de la Méditerranée et nous nous serions épargné la désastreuse expérience d'un blocus continental... »

Voilà la politique à larges vues qu'on aimerait à trouver plus souvent dans ces pages, quoiqu'il soit permis de soupçonner que le vieux trompeur nous joue ici un tour de sa façon et s'inspire quelque peu de la conquête récente d'Alger, à propos de la Révolution d'Amérique.

* * *

Mais, nous touchons aux préliminaires de la Révolution. Talleyrand qui devait d'abord s'y tailler un rôle si important, n'a garde de nous renseigner sur ce qui nous amuserait le plus, l'histoire intime de sa dernière messe, au Champ de Mars, le jour de la Fédération.

Il préfère se donner pour un adversaire du mouvement à ses débuts et rien n'empêche, sur ce point, de le croire véridique.

« J'étais membre de la délégation de l'ordre du clergé. Mon avis était de dissoudre les États généraux, pour les convoquer à nouveau sur un certain plan. Je m'en ouvris au comte d'Artois, qui me témoignait alors de la bonté — de l'amitié, dirais-je, si j'osais recourir au mot qu'il employait lui-même. — Mon idée parut hasardeuse. C'eût été un acte de violence et il n'y avait pas dans l'entourage du roi un seul homme de main. J'eus, de nuit, plusieurs rendez-vous secrets à Marly ; mais ces conférences étant restées sans résultat, la conviction s'imposait que je ne pouvais rien pour le bien public et, cela étant, *j'aurais été fou de ne pas songer à moi-même !...* »

La maxime est bien de Talleyrand et mérite de prendre place au nombre de ses mots célèbres.

C'est du reste l'un des seuls vraiment typiques que renferment les fragments de Mémoires que nous avons sous les yeux.

Sur la Révolution elle-même, les extraits ne nous apprennent pas grand chose, si ce n'est que l'évêque détroqué, mis hors la loi en France, après le 10 août, passa trente mois dans le Nouveau-Monde, sans autre but, nous dit-il audacieusement, que de se tenir loin de la France et de l'Angleterre et de voir de ses yeux la puissante nation qui débutait dans l'histoire !

Mais, en réalité, il y fit un commerce de peaux extrêmement lucratif, dont il n'a garde de parler, une telle occupation étant peu en rapport avec son nom et le rôle éminent qu'il allait jouer dans l'histoire de l'Europe.

En passant, il faut noter un fragment des Mémoires qui est fort intéressant. Il a trait à l'entrevue d'Erfurt, en septembre 1808. M. de Talleyrand ne s'en est pas tenu au récit des négociations diplomatiques qui préparèrent et suivirent la rencontre de Napoléon et d'Alexandre Ier empereur de Russie.

Il a raconté de la manière la plus pittoresque tous les menus faits de cette rencontre et les entrevues du souverain français avec Goethe. Napoléon se prodigua pour lui.

Tous les jours, il lisait avec soin la liste des personnes nouvellement arrivées à Erfurt. Le jour où il y trouva le nom de Goethe, il envoya chercher le grand poète et il eût avec lui l'entretien suivant, que M. de Talleyrand nota aussitôt après et qu'il compléta en consultant Goethe.

*
* *

Aussitôt que l'empereur aperçut le poète, il alla à lui et lui tendant la main :

— Monsieur Goethe, je suis charmé de vous voir.

— Sire, je vois que quand Votre Majesté voyage, elle ne néglige pas de porter ses regards sur les plus petites choses.

— Je sais que vous êtes le premier poète tragique de l'Allemagne.

— Sire, vous faites injure à notre pays ; nous croyons avoir nos grands hommes ; Schiller, Lessing et Wieland doivent être connus de Votre Majesté.

— Je vous avoue que je ne les connais guère ; cependant, j'ai lu *la Guerre de trente ans* ; cela, je vous en demande pardon, ne m'a paru fournir des sujets de tragédie que pour nos boulevards.

— Sire, je ne connais pas vos boulevards, mais je suppose que c'est là que se donnent les spectacles pour le peuple, et je suis fâché de vous entendre juger si sévèrement un des plus beaux génies des temps modernes.

— Pendant que vous êtes ici, il faut que vous alliez tous les soirs à nos spectacles, cela ne vous fera pas de mal de voir représenter les bonnes tragédies françaises.

— Sire, j'irai très volontiers. et je dois avouer à Votre Majesté que cela était mon projet ; j'ai traduit ou plutôt imité quelques pièces françaises.

— Lesquelles ?

— *Mahomet et Tancrède.*

— Je ferai demander à Rémusat, mon ministre, si nous avons ici des acteurs pour les jouer. Je serais bien aise que vous les voyez représenter dans notre langue. Vous n'êtes pas si rigoureux que nous dans les règles du théâtre.

— Sire, les unités chez nous ne sont pas essentielles.

— Comment trouvez-vous notre séjour ici ?

— Sire, bienveillant, et j'espère qu'il sera utile à notre pays.

— Votre peuple est-il heureux ?

— Il espère beaucoup.

— Monsieur Goethe, vous devriez rester ici pendant tout le voyage et écrire l'impression que fait sur vous le grand spectacle que nous vous donnons.

— Oh ! sire, il faudrait la plume de quelque écrivain de l'antiquité pour entreprendre un travail semblable.

— Etes-vous de ceux qui aiment Tacite ?

— Oui, sire, beaucoup.

— Eh bien, pas moi ; mais nous parlerons de cela une autre fois. Venez, ce soir, voir jouer *Iphigénie*. C'est une bonne pièce ; elle n'est cependant pas une de celles que j'aime le mieux ; mais les Français l'estiment beaucoup. Vous pourrez voir dans mon parterre un bon nombre de souverains. Connaissez-vous le prince primat ?

— Oui, sire, presque intimement ; c'est un prince qui a beaucoup d'esprit, beaucoup de connaissances et beaucoup de générosité.

— Eh bien, vous le verrez, ce soir, dormir sur l'épaule du roi de Wurtemberg. Avez-vous déjà vu l'empereur de Russie ?

— Non, sire, mais j'espère lui être présenté.

— Il parle bien votre langue ; si vous faites quelque chose sur l'entrevue d'Erfurt, il faut le lui dédier.

— Sire, ce n'est pas mon usage ; lorsque j'ai commencé à écrire, je me suis fait un principe de ne point faire de dédicace, afin de n'avoir jamais à m'en repentir.

— Les grands écrivains du siècle de Louis XIV n'étaient pas comme cela.

— C'est vrai, sire, mais Votre Majesté n'assurerait pas qu'ils ne s'en sont jamais repentis.

— Qu'est devenu ce mauvais sujet de Kotzebue ?

— Sire, on dit qu'il est en Sibérie et que Votre Majesté demandera sa grâce à l'empereur Alexandre.

- Mais, savez-vous que ce n'est pas mon homme.
- Sire, il est fort malheureux et il a beaucoup de talent.
- Adieu, monsieur Gœthe.

* * *

Comme la conversation avec Gœthe, M. de Talleyrand a noté deux conversations de l'empereur Napoléon Ier avec Wieland. La première s'arrête à des préliminaires de congratulations réciproques ; elle fut interrompue par les dépêches d'un courrier de Paris au moment même où, dit ironiquement M. de Talleyrand — *Tacite* allait sûrement arriver !

La question Tacite était, en effet, une de celles où l'empereur Napoléon était le mieux préparé. Il sut provoquer à nouveau l'occasion favorable dans une seconde rencontre avec Wieland.

En somme, il semblait peu probable que cette autobiographie vînt jeter un jour nouveau sur les côtés véritablement intéressants de la vie de l'auteur, sur lesquels l'histoire aimerait à se voir définitivement renseignée.

Ce n'est point d'ordinaire pour s'accuser qu'on écrit ses Mémoires, et la parole ayant été donné à l'homme pour déguiser sa pensée, selon M. de Talleyrand en personne, il serait par trop naïf d'attendre de lui des vérités posthumes. Ces Mémoires seront donc, selon toute apparence, une grande mystification ; on y trouvera beaucoup de ce qui est su et peu ou rien de ce qui est soupçonné.

Mais, il est si malaisé de mentir surtout, et les événements auxquels M. de Talleyrand s'est trouvé mêlé gardent un intérêt si dramatique, qu'on se jette avidement sur un témoignage nouveau.

La thèse que M. de Talleyrand n'a garde d'énoncer, mais qui domine son plaidoyer, est qu'il ne fut pas aussi noir qu'on le dit, qu'il a pu trahir huit gouvernements successifs, mais ne trahit jamais la France, et qu'il visa surtout à tromper ceux qui l'achetait.

C'est bien un peu la figure qu'il faisait avant ces Mémoires et qu'il gardera probablement dans l'histoire.

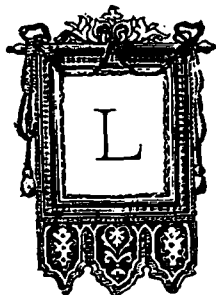
J. DE LORDE.



VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)



Le vrai Jésus, le Jésus de l'histoire, est né comme tous les hommes, il a vécu comme eux, il n'a pas plus fait de miracles qu'eux, il a enseigné une morale plus pure, fondé une religion moins imparfaite que les autres, et comme tous les réformateurs, en général, succombent sous l'intransigeance de leur milieu, il a été la victime de l'intransigeance juive ; il est mort comme nous ; il n'est ni ressuscité, ni vivant en Dieu.

Je suis révolté, — qu'on me pardonne le mot, — non seulement dans ma foi de chrétien, mais dans mon impartialité d'homme, de cette contradiction entre le dogme et l'histoire, érigée en principe et opposée comme la question préalable à une vie de Jésus Dieu et homme. Convaincu que Jésus a été le Dieu invisible dans un être humain semblable à nous, comme historien je le regarde vivre, tel qu'il est, dans cette double nature.

La question de la Divinité divise les plus grands esprits, depuis la venue du Christ ; elle les divisera sans fin ; c'est déjà un phénomène étrange que Jésus seul ait soulevé un tel problème qui ne s'endort jamais dans la conscience de l'humanité, un problème avec lequel on est sûr de l'émouvoir toujours. Je ne me permettrai ici qu'une simple réflexion historique à l'adresse des hommes sans prévention, des vrais critiques, à l'esprit largement ouvert.

Cette contradiction violente dont Jésus est l'objet, a été prophétisée. Elle durera autant que le monde ; elle afflige le chrétien, mais il ne s'en étonne ni ne s'en trouble ; il y voit le signe de son Maître. Elle s'est produite du vivant même du Christ. Tandis que ses disciples, répondant à sa question, lui disaient :

« Vous, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », les hommes, les Juifs disaient : Il n'est qu'un prophète ; d'autres plus aveugles en faisaient même un blasphémateur et un révolté.

Lorsqu'il eut quitté la terre pendant que les apôtres prêchaient aux synagogues juives le Messie Dieu et homme, rempli de la sagesse et de la vertu de Dieu, les premiers sectaires, les Nazaréens et les Ebionites, ne voulaient voir en lui qu'un homme.

La lutte sur ce point se prolongea plusieurs siècles ; un philosophe païen, Celse, sans nier pourtant les miracles de Jésus, persiflait sa doctrine qu'il appelait absurde, et sa croix qu'il trouvait infâme ; Origène, le réfutant, proclamait de sa grande voix la divinité de son Maître.

Les temps ont marché depuis. Le Crucifié a grandi, détruisant le paganisme, absorbant la philosophie, détrônant l'empire, conquérant la terre, civilisant la barbarie, créant un monde nouveau.

Qui donc avait raison, les Juifs anathématisant Jésus et le tuant, les païens, comme Tacite, Suétone et l'honnête préfet de Bithyme, Pline le Jeune, le dédaignant, lui et ses disciples qui leur semblaient une secte méprisable, les philosophes, comme Celse, l'accablant de leur sottise sagesse, — ou les apôtres, adorant en Jésus le Fils de Dieu ?

Si Jésus n'était en réalité que l'homme honni des Juifs et du paganisme, comment a-t-il creusé sur la terre un sillon pareil ? comment a-t-il fondé une religion qui domine le monde ?

L'œuvre est inexplicable ; elle est la preuve populaire que Jésus était bien ce que l'Eglise affirme.

I

La première condition d'une histoire scientifique est d'être éclairée par une antique sage, clairvoyante, impartiale.

Il ne faut pas cependant confondre la critique avec l'histoire ; bien qu'inséparables l'une de l'autre, elles doivent rester distinctes.

Dans son sens le plus général, la critique est l'exercice même de la faculté essentielle de tout être raisonnable, le jugement. Critiquer et juger sont deux termes synonymes ; car le jugement, comme la critique, a pour objet de discerner le vrai du faux. C'est le premier des droits, le plus nécessaire des devoirs de la raison. Quel que soit le domaine qu'elle explore : religion, philosophie, sciences, littérature, esthétique, mathématiques même la raison doit être attentive, discerner la réalité des apparences, le vrai, souvent invraisemblable, et le pour, quelquefois si plausible.

La critique, dès lors, ne peut être une science spéciale ; est plutôt une condition de toute science. Elle rentre dans la logique même qui fixe à l'homme les règles pour penser juste et pour juger sagement. Ces simples considérations démontrent la vanité de ceux qui s'attribuent le monopole de la critique. L'école critique est l'école de tout le monde. Chacun peut et doit y prétendre. La tentation la plus ordinaire de l'esprit cultivé est de critiquer, au delà de la mesure, de vouloir tout juger, même ce qu'il ignore. Le sage modère cette volonté âpre, intempirante ; il apprend à ne juger que ce qu'il sait, n'oubliant jamais que son savoir est limité et son ignorance incommensurable.

On peut être un excellent critique en philosophie et un très mauvais juge en religion ou en histoire. Certaines connaissances humaines n'exigent pas seulement un esprit spéculatif, mais une longue expérience. Les doctrines morales seront bien mieux critiquées par l'ignorant qui a expérimenté la vertu que par le sceptique qui ne se doute pas des joies austères du sacrifice. Les saints, qui vivent de la parole de Jésus, l'entendront toujours mieux que l'exégète hellénisant qui la repousse et n'en connaît pas la saveur. Un dégustateur délicat perçoit des nuances qui échappent au chimiste.

Appliqué à l'histoire, la critique a un rôle bien déterminé. L'histoire a pour objet de raconter les faits ; or les faits du passé ne nous étant connue que par les documents, et les documents étant dirigés par les témoins plus ou moins immédiats des faits eux-mêmes, la critique doit examiner tout ensemble ; les faits, les documents et les témoins.

Certains faits sont absurdes : la critique les écarte ; il y a des documents altérés ou suspects ; la critique les signale et les réproouve ; et si des témoins sont indignes de foi, elle les démasque et les confond.

En ce qui concerne la vie de Jésus, la critique préliminaire a le devoir et le droit de rechercher les documents et les témoins qui nous renseignent sur cette vie, l'ancienneté et l'authenticité des uns, la valeur testimoniale des autres ; elle doit examiner la nature des faits consignés dans les documents et rapportés par les témoins.

Ces problèmes ont soulevé, surtout depuis un siècle, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et en France, de tels débats, que plusieurs volumes suffiraient à peine à les traiter. La réfutation des solutions erronées en demanderait un à elle seule. Nous ne pouvons que tracer ici les grandes lignes et résumer, en les motivant, quelques conclusions certaines.

II

Les ouvrages qui nous apprennent, en détail, les faits et les paroles de Jésus, sa naissance, sa vie et sa mort, sa doctrine, ses institutions, son œuvre, sont peu nombreux : quelques lettres écrites par les apôtres, quelques chapitres des Actes, et principalement les quatre livres connus sous le nom d'Évangiles canoniques.

Malgré leur petit volume, ces écrits sont d'une richesse inépuisable pour l'abondance des faits et des paroles qu'ils rapportent. Leur premier mérite, comme documents, est leur ancienneté. Rédigés dans les années qui suivirent les événements, ils sont l'expression simple et véridique des souvenirs qu'avaient laissés dans l'âme des disciples l'enseignement, les préceptes, les exemples, la personne du Maître disparu.

Deux années et demie d'un perpétuel contact avec lui les avaient peu à peu transformés. Une des œuvres essentielles de Jésus, celle qui primait toutes les autres, sans laquelle les autres ne pouvaient aboutir, était de graver dans la conscience de ses apôtres son image vivante et fidèle. Ne devaient-ils pas l'annoncer à toute créature ? et, pour l'annoncer, ne devaient-ils pas le connaître ? lui seul pouvait les instruire.

Il ne leur a rien caché ; il les a traités, comme il le leur disait, en amis. Il s'est ouvert à eux pleinement. Ils ont reconnu en lui le Fils unique du Père et le Fils de l'homme né de la femme, entendu ses paroles de sagesse et de sainteté, ou le ciel ouvert sur sa tête et les anges de Dieu, monter et descendre sur le Fils de l'homme ; ils ont été les témoins de sa puissance irrésistible et divine ; ils ont compris la raison cachée de ses souffrances, de ses douleurs, de sa faiblesse volontaire, de son insuccès auprès de la nation élue et de sa mort ; ils ont vu aussi la gloire du Ressuscité, gloire dont l'éclat voilé au monde fut réservé aux seuls disciples ; ils ont été envahis intérieurement et visiblement par son Esprit. Revêtus de cette force surhumaine, ils se sont sentis les mandataires du Christ, les propagateurs invincibles de sa foi, les continuateurs de son œuvre ; et ces Galiléens incultes, ignorants, timides, dépouillant toute hésitation, toute crainte, cinquante jours après sa mort, dans cette même ville où avait été crucifié leur Maître, se mirent à publier son nom à la face du peuple qui avait demandé son supplice, et du Sanhédrin qui l'avait préparé. Ils l'appelaient « le Saint, le Juste, l'Auteur de la vie » ; ils leur reprochaient avec douleur de l'avoir tué ; ils affirmaient que Dieu l'avait ressuscité ; ils le disaient « l'Europe de Dieu, le Prophète annoncé par Moïse » ; ils déclaraient que les miracles dont ils étaient les instruments s'accomplissaient par la vertu de Jésus le Naza-

réen ; et, dans l'audace de leur foi, ils le montraient comme la pierre dédaignée par les architectes, devenue, aux mains de Dieu, la pierre angulaire, et comme le seul Sauveur donné aux hommes.

Leur parole, leur courage, leur conviction et leur zèle étaient irrésistibles. Ni défense, ni menace, ni fouet, ni chaînes, ni supplices ne les arrêtaient. Ils se disaient les témoins du Ressuscité ; et, faisant un appel à la conscience de leurs ennemis, ils ajoutaient que l'Esprit-Saint, que Dieu donne à tous ceux qui lui obéissent, témoignerait aussi de la vérité de leur parole.

Cette prédication apostolique est le premier Evangile. Il a jailli de l'âme des disciples immédiats de Jésus, sous l'impulsion du Saint-Esprit. C'est une parole divine : la conscience humaine ne l'a point inventé, elle est l'écho de la parole de Jésus.

Nul n'en peut nier l'antiquité, l'authenticité.

L'historien, habitué à l'évocation des choses du passé, à l'aide des documents, voit les disciples de Jésus réunis dans le souvenir et le culte de leur Maître. Leur union est d'autant plus étroite et plus intime, qu'ils sont plus isolés dans un milieu plus hostile. Ils ne sont rien par eux-mêmes et ils n'ont rien.

(à suivre)

ERRATA

Page 25, ligne 14^{ème}, lisez *rhétorique* au lieu de *véthorique*.

AVIS IMPORTANT !

Nous nous préparons à déménager et, afin de disposer de la quantité extra de Marchandises que nous avons,

D'ICI AU PREMIER MAI,

nous offrons une valeur spéciale dans tout le Magasin.

Nous accordons un escompte de 10 pour cent sur tous nos Manteaux, Gilets, Dolmans et Jerseys.

Henry & N. E. HAMILTON

1883, 1885, 1888 et 1890. RUE NOTRE-DAME.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Écrivains.

Téléphone 696.

Soirées Bittéraires

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Seize Pages grand format

ŒUVRES DES MEILLEURS ÉCRIVAINS - GRAVURES ARTISTIQUES

Primes Nombreuses et Gratuites

COMPENSANT LARGEMENT LE PRIX DE L'ABONNEMENT

(Douzième année)

Parmi les journaux illustrés s'adressant à la famille, il est rare d'en trouver justifiant aussi complètement leur titre et sachant plaire autant à l'esprit du lecteur.

Les soins apportés à la rédaction, où figurent les noms les plus aimés du public, et aux illustrations, confiées à des artistes de talent, ont assuré depuis longtemps un légitime succès à cette publication qui ne ressemble à aucune autre et sait charmer, par une littérature variée, tous les goûts et tous les âges.

ABONNEMENTS D'UN AN DU 1^{er} DE CHAQUE MOIS

France. 7 fr. Union Postale. 8 fr. 50. Autres Pays. 10 fr.

SIX numéros d'essai, franco: UN FRANC.

Adresser chèques, timbres, papier-monnaie ou mandat-postal

au DIRECTEUR, 6, Cité Bergère, PARIS

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRÉ

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. • Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Stenographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

DECISION JUDICIAIRE CONCERNANT LES JOURNAUX

Article 1. — Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

Article 2. — Toute personne qui renvoie un journal est tenu de PAYER *tous les arrérages* qu'elle doit sur l'abonnement, autrement l'éditeur peut continuer à lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payée. Dans ce cas l'abonné est tenu de payer en outre le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

Article 3. — Tout abonné peut-être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal est publié, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

Article 4. — Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les journaux à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *primâ facie* d'intention de fraude.

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPECIALITE: D'AMEUBLEMENTS DE SALON

1672 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

G. MANN, ARCHITECTE

Chambres 213 et 214

BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE

MONTREAL.

Telephone Bell 1820.

La BANQUE JACQUES CARTIER

BUREAU PRINCIPAL MONTREAL

Capital payé, — \$500,000. Réserve, — \$140,000.

Directeurs : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal : A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant
Général. R. St. Germain, Inspecteur.

SUCCURSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et
Richelieu. (Bâtisse de l'Hôtel-de-Ville). G. N. DUCHARME, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8
heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

L. E. N. PRATTE

IMPORTATEUR DE

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Magasin de Cigares d'UNION

Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

☞ Tabac canadien une spécialité ☛

1735 RUE STE-CATHERINE

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivants : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Épingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. — Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631 rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de Maisons et d'Enseignes

IMITATEUR, BLANCHISSEUR, DOREUR, TAPISSIER, VITRIER, ETC.

TELEPHONE BELL. 1236